

**80 ANS
ET TOUJOURS
FRINGANTS**

DU MÊME AUTEUR

Quand je serai grand, je serai célèbre, Éditions Michel Lafon, 2009.

Danielle Moreau

**80 ANS
ET TOUJOURS
FRINGANTS**

The logo for Michel LAFON, featuring the name "Michel" in a smaller font above "LAFON" in a larger, bold font, both enclosed within a stylized, rounded rectangular frame.

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013
11-13, boulevard Paul-Émile Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine cedex
www.michel-lafon.com

*À Jean Le Poulain, Jean-Pierre d'Arras et Daniel Ceccaldi,
qui furent mes Brad Pitt à moi.*

*À ma mère qui me montre chaque jour le chemin
pour bien vieillir.*

« Cacher son âge, c'est supprimer ses souvenirs. »

ARLETTY

« On ne m'a jamais rien donné, même pas mon âge. »

Charles AZNAVOUR

PRÉFACE

On en a la preuve tous les jours dans la presse, en ce début du XXI^e siècle, les papys et les mamies font de la résistance. Jane Fonda avoue avoir découvert l'amour physique à 70 ans. La ravissante Andie MacDowell déclare dans le magazine *Elle* : « Vieillir c'est génial ! » En lisant ces phrases, rassurantes pour les quinquas dont je vais bientôt faire partie, je me suis dit qu'il était temps de s'intéresser de près à ces « seniors » que l'on n'ose plus appeler « vieux ».

Que ce soit en amour ou dans le domaine professionnel, l'âge n'est plus un frein. Il paraît que ça drague sec dans les maisons de retraite et les meilleurs invités à la télévision, ceux qui sont capables de faire le show, sont souvent des octogénaires. L'énergie de Marthe Mercadier, la candidate la plus âgée mais également la plus motivée de « Danse avec les stars » sur TF1, l'autodérision de Line Renaud parlant de son âge, lors de ses débuts à l'Olympia l'année dernière, ou les envolées de Michel Galabru font la joie des producteurs et des spectateurs. Aussi, j'ose faire mon *coming out*, en quelque sorte, en avouant haut et fort : « Oui, je suis gérontophile et fière de l'être ! »

Et ça ne date pas d'hier. Alors que mes copines craquaient pour Mike Brant et Claude François, j'avais des posters de Sacha Guitry et de Pauline Carton dans ma chambre (si, si, ça existe, il faut chercher, c'est tout...). Tandis qu'elles tricotaient des gambettes dans des boîtes de nuit avec des gamins de leur âge, je tricotais une écharpe pour Jean Le Poulain, qui allait allègrement sur ses 60 ans.

Comme dans la pub pour la lessive, je n'échangerais jamais un Jean d'Ormesson contre dix apollons body-buildés, et je serais capable de rester sage et chaste, seule sur une île déserte avec Guillaume Canet ou Benjamin Biolay, alors que coincée dans un ascenseur avec Jean-Pierre Marielle, je ne garantis pas de pouvoir résister plus de trente secondes. « La vieillesse est un naufrage », disait le général de Gaulle reprenant Chateaubriand, ce qui prouve qu'on peut être un grand homme et proférer quelques bêtises !

D'après des calculs hautement scientifiques pratiqués à nos moments perdus par ma mère et moi, la plupart de ceux et celles qui ont accepté de se confier dans ces pages ont entendu dans leur longue carrière plus de mille heures d'applaudissements ; parcouru plus de dix fois le tour du monde, pour faire des tournées triomphales ; appris plus de cinquante mille lignes de textes en vers ou en prose ; interprété plus de six cents chansons. Certaines ont même embrassé Jean Gabin ou dansé avec Maurice Chevalier, les veinardes ! Et tous ceux que vous retrouverez au fil de ces pages ont connu au moins onze ou douze présidents de la République.

Ayant présente à l'esprit cette phrase d'Alphonse Allais : « On a beau dire, plus ça ira et moins on

Préface

rencontrera de gens ayant connu Napoléon » et celle-ci, d'André Malraux : « Une personne âgée qui meurt, c'est une bibliothèque qui disparaît », j'ai voulu donner la parole à des octogénaires bien vivants, afin qu'ils nous transmettent leur expérience et leur philosophie de vie, mais sans jamais nous donner de leçons, car ce n'est pas leur genre !

Ils ont tous répondu sans complexes et sans langue de bois, avec cette liberté de parole et ces accents de vérité qu'on atteint seulement à partir d'un certain âge, ou plutôt d'un âge certain, à des questions sur leurs secrets de vitalité, les personnalités qu'ils ont eu la chance de croiser, leur sexualité ou leur absence de sexualité, un sujet souvent tabou, la sagesse que l'on acquiert avec l'âge... ou pas, car vous reconnaîtrez quelques vieilles dames indignes et quelques vieux messieurs pas sages du tout et qui ne tiennent pas à le devenir. Je suis sûre que, comme moi, vous allez les adorer...

Dans certains pays lointains, on raconte, pour faire rire les enfants que pour savoir si une personne âgée tient encore le choc, on la fait monter en haut d'un cocotier et on le secoue... le cocotier, pas la personne âgée, bien sûr. Si la personne reste solidement accrochée, c'est qu'elle peut encore avoir sa place dans la société. Une méthode un peu trop radicale, j'en conviens. Mais ce dont je suis certaine, c'est que tous ceux qui figurent au générique de ce livre se sont sacrément accrochés au cocotier de la vie. Ils ont traversé quelques guerres, des révolutions, des tempêtes, des passions, des échecs, des ruptures. Mais ils ont tellement à nous raconter. Ils vont nous apprendre la vieillesse, à nous, les petits jeunes... Eh oui, songez-y.

À 60 ans, la seule solution pour se faire traiter de gamin, c'est de fréquenter des octogénaires...

La plupart peuvent revendiquer cette phrase de Jacques Brel : « Il nous fallut bien du talent pour être vieux sans être adultes », car ils ont su garder leur âme d'enfant. Voici donc vingt portraits de grands enfants. Ces hommes et ces femmes que j'ai rencontrés pour vous n'ont pas 80 ans, mais quatre fois 20 ans, et ça fait toute la différence !

Ils sont tous nos modèles et je nous souhaite à nous, les petits jeunes, de partir encore comme Charles Aznavour à 88 ans, nez au vent, appareil photo en bandoulière et curiosité en éveil, chaque matin, vivant chaque journée non pas comme si c'était la dernière, ce serait trop triste, mais plutôt comme un nouveau départ.

Grâce à la force que ces octos génèrent, vous découvrirez peut-être, dans ces lignes, le secret de la jeunesse éternelle, et vous conviendrez certainement avec Alphonse Allais que la mort n'est qu'un manque de savoir-vivre...

Charles Aznavour

Depuis ses débuts, en 1933, à l'âge de 9 ans, Charles Aznavour collectionne les récompenses : la médaille de vermeil de la Ville de Paris, un César et une Victoire d'honneur, la médaille de commandeur de la Légion d'honneur, et le titre d'artiste de variétés du siècle décerné en 1998 par le prestigieux magazine *Times*. Dans sa maison provençale, les murs de son bureau sont tapissés de disques d'or, mais ce n'est pas une raison pour que Charles se prenne au sérieux. Et pour cause ! Il nous explique avec un sourire amusé sur les lèvres pourquoi il n'a jamais pu attraper cette maladie pourtant si contagieuse parmi les artistes, la grosse tête.

– Si vous saviez ce que je dois faire pour épater ma femme ! Elle assiste à mes concerts pour éviter que son absence ne soit remarquée, mais sa situation de femme de vedette ne lui convient pas vraiment.

Puis il ajoute malicieusement :

– J'ai toutes les peines du monde à me faire respecter par les miens. Dès que je prends la parole sérieusement, toute ma famille rit aux éclats. Et si j'ose leur rappeler « Vous savez que vous parlez à une vedette internationale ! », leurs rires redoublent.

Pauvre Charles ! Nul n'est prophète en sa famille ! Fort heureusement, hormis ce noyau d'irréductibles, votre talent est reconnu dans le monde entier. Et ceci depuis quasiment quatre-vingts ans ! Rendez-vous compte : quatre-vingts ans de carrière et pas une ride, ni au visage ni au cœur !

– J'ai une chance inouïe, car bon nombre d'artistes voient leur carrière décliner avant de disparaître totalement. Et moi je suis toujours là ! J'aurais d'ailleurs sans doute mal vécu ce déclin. Aujourd'hui, même si je fais moins de choses, je continue de m'activer. Je suis conscient de l'arrêt inéluctable de ma carrière de chanteur dans un avenir proche. Mais je ferai mes adieux à la chanson sans pour autant être désœuvré. L'important c'est de ne pas se laisser enfermer dans la routine. Si vous ne vous surprenez pas vous-même, comment voulez-vous surprendre les autres ? Pour être heureux, j'ai besoin d'être fier de moi.

Charles Aznavour peut être fier du parcours du petit Charles Aznavourian, fils de Micha et Knar, venus tous deux d'Arménie. De son enfance modeste mais heureuse, il retient une odeur restée familière.

– Celle de la soupe au pain que me faisait ma maman. D'ailleurs, je commence presque tous mes repas par une soupe et je me méfie des restaurants qui n'en servent pas. Je garde un souvenir vivace de mes parents tels qu'ils étaient lorsque j'avais une dizaine d'années mais je ne me revois pas du tout enfant.

Comment le fils d'immigrés arméniens a-t-il pu devenir l'un des artistes les plus importants du XX^e siècle ?

– Mon moteur, c'est la curiosité. Plus qu'un autodidacte, je suis un homme curieux.

Curieux est un doux euphémisme quand on entend Charles nous raconter en toute simplicité son récent voyage en Chine.

– Je suis parti seul pour découvrir la Chine moderne, avec mon appareil photo en bandoulière. Ma femme était inquiète mais il faut bien mourir quelque part...

Voilà des paroles qui doivent sans aucun doute rassurer madame Aznavour. Alors aventurier, monsieur Charles ?

– Plutôt aventureux. L'aventurier ne prévoit rien, moi je pars avec un programme bien établi. J'ai adoré la ville de Shanghai, l'architecture y est sublime. J'admire ces villes et ces gens qui pensent à l'avenir. En France, nous vivons plutôt au jour le jour. Bien sûr, le passé est une formidable source d'inspiration pour l'écriture, mais je m'intéresse surtout au futur. D'ailleurs, je viens d'acheter trois livres pour apprendre le chinois, car j'ai très envie de découvrir la Chine profonde.

Avoir encore des rêves à 88 ans, c'est sans doute le secret de l'éternelle jeunesse de Charles.

– La vieillesse ne doit surtout pas faire de nous des stagnants. Ce n'est pas sain, l'eau qui stagne ! Je suis moins enthousiaste qu'avant parce que j'ai beaucoup vu, beaucoup appris. C'est la découverte qui est passionnante. Dans mon enfance, je n'avais jamais eu l'occasion d'admirer une toile de maître. En découvrant la peinture, j'étais fasciné et l'apprentissage du beau m'a bouleversé. Aujourd'hui, je m'intéresse beaucoup aux nouvelles technologies. Je suis toujours aussi

heureux de m'offrir le dernier modèle d'appareil photo. D'ailleurs, je ne me balade jamais sans.

Joignant le geste à la parole, Charles me montre un appareil photo qui me paraît ultra-perfectionné. J'ai presque envie de prendre la pose, être « shootée » par Charles Aznavour, ça aurait de la classe, mais n'est pas Claudia Schiffer qui veut. Il rengaine son appareil et moi, mon plus beau sourire...

– Prendre des photos m'évite d'oublier les choses. La photo est plus révélatrice qu'un film, dans lequel on ne voit que le premier plan, car les images défilent trop vite. En observant une image figée, on a le temps de voir les arrière-plans, et c'est souvent le plus intéressant.

À 88 ans, Charles Aznavour est toujours aussi passionné par le progrès, et pourtant il en a vu naître, des avancées technologiques.

– En remontant très loin, je me souviens des tramways, qui ont été supprimés car on les trouvait laids, bruyants et inutiles. Les tramways d'aujourd'hui ont évidemment beaucoup évolué. Lorsque j'étais gamin, je voyageais en 3^e classe en chemin de fer, et ça ne me dérangeait pas du tout. Aujourd'hui, le confort m'attire beaucoup plus que le luxe. Entre une Ferrari clinquante et une Peugeot confortable, je choisis évidemment le confort, c'est sans doute dû à mon grand âge...

Justement, quelles sont, pour cet éternel jeune homme, les atteintes de l'âge ?

– Le premier signe, c'est le fameux deuxième étage. Le premier palier, on y arrive toujours allègrement. Mais c'est ensuite que ça se gâte. Je marche aussi

beaucoup moins qu'avant. De toute façon, ce qui m'intéresse dans la marche, ce sont les boutiques que l'on peut admirer. Bizarrement, je fatigue moins lorsqu'il y a des choses à voir, ce qui énerve mon épouse.

Une femme exaspérée de voir son mari faire du shopping, avouez que chez les Aznavour, on ne fait rien comme tout le monde ! À propos de marche, Charles me fait un aveu choc.

– Le matin, au réveil, j'ai l'impression d'avoir 120 ans. Mon dos me fait souffrir au point de m'empêcher d'avancer. J'ai acheté tous les appareils qui existent sur le marché, et je ne comprends pas que mes camarades ne fassent pas de même. Il n'est pas question d'économiser sur sa santé. Je commence par un appareil de kiné qui peut sembler ridicule, mais qui m'étire le dos et m'aide à me redresser centimètre par centimètre. Vous ne pouvez pas savoir à quel point ces petits mouvements me font du bien. Et puis je fais des exercices dans ma baignoire quand je suis à Paris, et dans ma piscine quand je suis en Provence.

Charles Aznavour a même un programme bien établi : neuf allers-retours chaque matin, dans sa piscine, pas dans sa baignoire, suivez un peu ! Discipline et régularité sont donc les secrets de forme de celui qui se définit comme un homme raisonnable.

– J'ai pensé à ma vieillesse très jeune, en calculant tout à l'avance. J'avais décidé d'arrêter la cigarette à 50 ans, j'ai cessé de fumer à 47. Cela fait trente ans que je ne dîne plus. Ce qui ne m'empêche pas de sortir avec des amis, je compense simplement en sautant le déjeuner... Une fois que le corps est habitué à cette

discipline, il ne se plaint plus. L'essentiel est de ne jamais se laisser aller.

Cette expression, c'est justement le titre d'un des succès de Charles, *Tu t'laisses aller*, dans lequel un homme se plaint de son épouse qui se néglige et le néglige. Voilà une chanson que madame Aznavour ne risque pas d'interpréter un jour.

– Avec mon épouse, nous faisons chambre à part depuis très longtemps. Je ne supporterais pas qu'elle me voie négligé, et elle non plus. Le matin, je me lève, je fais ma toilette, mes exercices et je viens prendre mon déjeuner quand je suis présentable, ou plus exactement regardable.

Comment celui qui chante l'amour depuis plusieurs décennies, définit-il une histoire d'amour qui dure ?

– Si l'amour ne se transforme pas en amitié amoureuse, alors, ce n'était pas de l'amour. Les hommes aiment épouser de jolies femmes, mais elles subissent les brisures de l'âge, tout comme les hommes. Pour qu'un couple dure, il faut être capable d'aimer l'autre, tel qu'il devient. Je pense que ma femme a compris qui j'étais et j'ai accepté ce qu'elle était. Cela nous évite de perdre du temps en discussions. De toute façon, pour bien vieillir, il faut aussi apprendre à s'aimer soi-même.

En quatre-vingt-huit ans, Charles a-t-il fini par s'apprécier ?

– Je m'aime bien... mais pas tous les jours. Dans le miroir, il m'arrive de me trouver beau, mais aussi de me trouver très très laid. J'aimerais me laisser pousser la barbe mais ma femme a horreur de ça ! Lorsqu'il m'arrive d'être seul, je fais une tentative, mais je finis

par me raser, car je suis impatient et j'aimerais avoir tout de suite une barbe de patriarche.

Est-ce que la solitude effraie celui qui est devenu un chef de clan ?

– J'adore profiter de ma famille, mais je vis très bien avec moi-même et je peux facilement rester un mois tout seul.

Lorsqu'on est seul, on a le temps de réfléchir, alors est-ce que la mort hante les pensées de Charles ?

– C'est étrange, car à 14 ans, la mort me terrifiait au point d'avoir le sang qui se glace et les cheveux qui se dressent sur la tête. Cette peur a duré assez longtemps, mais elle a fini par disparaître. Aujourd'hui, je pense à la mort de manière épisodique. Je me suis rendu compte que j'avais peur de ne plus vivre et non pas de mourir. La différence peut paraître infime mais en réalité, elle est énorme. Moi qui aime tant voir et entendre, j'ai du mal à accepter que ces sens puissent m'abandonner. Je suis un peu dur d'oreille mais il existe des solutions. En revanche, l'idée de ne plus voir me paraît une chose affolante.

Ce passionné de la vie, avec des sens toujours en éveil, serait-il partant pour l'éternité ?

– Je n'aimerais pas être immortel car je ne suis pas sûr de rester passionné par les progrès techniques et médicaux. Je finirais sans doute par me désintéresser de ce monde qui ne serait plus le mien. Et pourtant, même lorsque je ne vais pas bien, je ne m'imagine absolument pas mourir.

Voilà une belle leçon d'optimisme, Charles. Peut-être découvrirons-nous sous peu le secret de la vie éternelle. Et même si, comme le dit Woody Allen,

« l'éternité c'est long, surtout vers la fin », je vous souhaite de faire encore très longtemps ce métier que vous servez si bien.

À ce propos, le métier de chanteur a sacrément évolué depuis le début de la longue carrière de Charles Aznavour. Aimerais-il être un jeune chanteur aujourd'hui ?

– Si je faisais mes débuts aujourd'hui, j'essaierais de me singulariser. Quand je suis arrivé dans ce métier, on a beaucoup critiqué ma voix, mon physique, qui étaient atypiques. J'ai dû imposer ma différence, mais c'est cette personnalité qui me permet d'être encore là soixante ans plus tard. Parmi les jeunes chanteurs actuels, il y a trop peu de personnalités qui sortent du lot. C'est le seul conseil que je pourrais donner à un jeune. Refusez d'être formaté, affirmez votre différence. N'essayez surtout pas d'être la nouvelle Céline Dion ou le nouveau Patrick Bruel. C'est excitant de se battre pour exister. Réussir facilement et rapidement, c'est la meilleure façon d'attraper la grosse tête et de prendre de mauvaises habitudes.

Des mauvaises habitudes, Charles Aznavour n'en a guère, même s'il avoue que l'âge n'a pas atténué son tempérament de râleur.

– Je me mets rarement en colère, mais je râle beaucoup. Mais ma sœur rouspète encore plus que moi, ce doit être un truc de famille.

Ce qui le fait râler en ce moment, ce sont les hommes qui ont recours à la chirurgie esthétique. Un paradoxe pour celui qui fut un pionnier en s'offrant un nouveau nez, grâce à l'aide financière d'Édith Piaf,

nez qui, comme celui de Cléopâtre, n'a pas changé la face du monde, mais le cours de son destin.

– Je supporte difficilement les hommes qui succombent aux liftings et autres injections de botox. Je ne donnerais pas le nom de certains de mes camarades qui se teignent les cheveux au point d'arborer des reflets bleutés et qui finissent par avoir des lèvres à rendre malades de jalousie les poules qui les croisent. La plupart des femmes y ont recours de manière plus subtile. Mais certaines femmes en abusent et ressemblent vraiment à des canards laqués.

Vous avez tout à fait raison, Charles, certaines soirées people ressemblent parfois à une fête de basse-cour.

Même si je meurs d'envie de lui demander quelques noms, je finis notre entretien en lui posant une question tout de même plus essentielle : quel fut pour vous le plus bel âge de la vie ? La réponse fuse, évidente :

– C'est demain et même après-demain !

Et je vois s'éloigner la silhouette si reconnaissable de ce grand monsieur de la chanson, que son intelligence, et surtout sa famille, ont protégé de l'orgueil et de la prétention. Je l'imagine appareil photo et curiosité en bandoulière, partir pour de prochains voyages. Alors bonne route, Charles !

Pierre Bellemare

« La curiosité est un vilain défaut, mais pas les pruneaux. » Je me souviens avoir grandi avec ce slogan publicitaire, que Pierre Bellemare fait largement mentir. Si on lui demande ce qui l'a toujours fait avancer et ce qui fait qu'il est encore tourné vers l'avenir à 83 ans, il répond immédiatement « la curiosité ». Lui qui avait été remercié par la direction d'Europe 1, il y a environ trente ans, parce qu'il était trop âgé (si, si !), fourmille de projets et se demande « quel concept il va encore pouvoir vendre à la télévision française ou européenne ». À l'âge de la retraite, il a décidé de réaliser tous ses rêves de jeunesse : des débuts de comédien il y a peu, un premier CD dans lequel il reprend les chansons de sa jeunesse. Vivre encore des premières fois à 83 printemps, c'est un privilège bien sûr, mais aussi le meilleur moyen de ne pas ressentir son âge. Pour plusieurs générations, Pierre Bellemare c'est une voix, celle qui nous racontait des histoires extraordinaires quand on avait la chance de rentrer déjeuner à la maison. Si Carlos a chanté « Je préfère manger à la cantine », c'est sûrement parce qu'il n'écoutait pas Pierre Bellemare sur Europe 1.

L'intéressé me reçoit dans son bureau, situé justement entre Europe 1 et RTL, la radio qui l'a évincé et celle qui l'emploie aujourd'hui, puisque Pierre est l'une des « Grosses têtes », qui œuvre aux côtés d'un autre octogénaire hyperactif, Philippe Bouvard. Qui lui aussi, avait été remercié par sa radio, après quarante ans de bons et loyaux services, pour cause de date de péremption. Décidément, les croulants se portent bien !

Pour commencer notre conversation, je fais appel à sa mémoire en lui demandant de me raconter son souvenir le plus lointain. Pierre n'hésite pas un seul instant, car ce souvenir, sombre, est encore très présent.

– J'ai 5 ans. Mon père m'emmène chez ma grand-tante, qui avait élevé ma mère. Je passe la nuit chez elle et, sans trop savoir ce qui se passe, je fais un cauchemar horrible, l'angoisse me faisant hurler si fort que ma grand-tante m'autorise à finir la nuit dans son lit.

Cette nuit-là, la sœur du petit Pierre disparaît. Elle n'avait que 14 ans.

– Mon papa est arrivé par le premier métro, à 6 heures du matin. Je n'oublierai jamais l'image de mon père et ma grande sœur, Jacqueline, venus m'annoncer la mort de ma sœur Christiane. Ce moment reste gravé en moi pour toujours.

Pourtant la petite enfance de Pierre est sereine. Il a la chance de grandir entre des parents qui s'adorent, ce qui n'est pas si fréquent. Lorsque sa sœur disparaît, son père et sa mère développent une sorte de « sur-

amour » pour leurs deux enfants « survivants ». Mais l'amour n'empêche pas la discipline.

– J'ai reçu une éducation classique pour l'époque, mais jamais pesante. Bien sûr, il n'était pas envisageable de répondre à ses parents, même si on se sentait victime d'une injustice. Le respect des adultes n'était pas un vain mot. Mais je ne me souviens pas d'en avoir été frustré ou malheureux. Ça me semblait naturel. En aucun cas, les enfants ne pouvaient donner leur avis et nous ne prenions la parole à table que si on nous y invitait. D'ailleurs, on m'envoyait jouer dans ma chambre dès que mes parents recevaient des amis. Je les rejoignais pour le dîner, mais on ne m'adressait la parole que pour me poser des questions banales du style « Tu travailles bien à l'école ? ». Ça n'allait pas plus loin et personne ne pensait à se rebeller.

Il faut dire qu'avant-guerre, les jeunes gens restaient dans l'enfance très longtemps.

– Rendez-vous compte, j'ai porté des culottes courtes jusqu'à 16 ans. Comme j'ai travaillé très jeune, et que j'étais encore scout, je me souviens m'être rendu en culottes courtes au bureau le matin, ce qui faisait beaucoup rire Jacques Antoine. J'ai rencontré Micheline, qui allait devenir ma première femme, à 17 ans. Et je suis passé directement des culottes courtes au costume de mariage.

Heureusement que Pierre a trouvé l'amour, car j' imagine le fou rire général dans le Grand Studio de RTL, s'il arrivait aujourd'hui encore en culottes courtes pour l'enregistrement des « Grosses têtes »...

Lorsque sa sœur aînée quitte la maison après s'être mariée, Pierre devient le seul enfant de la maison, on le protège encore davantage. Il profite des rares moments

d'intimité partagés avec son père, quand celui-ci l'installe sur ses genoux pour lui lire les chefs-d'œuvre de la littérature française. Si monsieur Bellemare avait la même voix que son fils, ce devaient être des moments délicieux, et il est bien dommage que ces instants n'aient pas été diffusés sur les ondes.

Sur le plan moral, Pierre est irréprochable, puisqu'il devient scout et doit faire une B.A. chaque jour.

– Nous vivions une époque où la gentillesse était une vraie valeur. Faire plaisir à ses parents, être gentil avec sa famille, ses copains, c'était un but en soi. On ne nous apprenait pas à nous défendre, à être agressif pour nous en sortir plus tard. Nous étions tous éduqués comme ça, ce qui nous donnait un sentiment de sécurité. C'est vrai que je vivais dans un quartier préservé, Denfert-Rochereau, mais je n'ai jamais ressenti d'inquiétude, ou la peur de mon prochain. Aujourd'hui, la gentillesse est souvent synonyme de naïveté, et on se souvient de la réplique du *Père Noël est une ordure* : « C'est pas pour dire du mal mais il est gentil ! »

En 1939, la gentillesse ne va plus avoir cours, puisque la France entre en guerre. Comment un jeune Parisien de 10 ans va-t-il vivre cette période mouvementée ?

– La guerre ne m'a pas fait mûrir plus vite, contrairement à ce que l'on pourrait croire. J'étais un gosse et je le suis resté. Mes parents étaient patriotes, mais vu leur âge, ils sont restés passifs, et n'ont jamais fait partie d'un mouvement de Résistance, je n'avais donc pas de raisons d'avoir peur. Notre seule angoisse était

de nous trouver dans le métro au moment où un résistant allait flinguer un Allemand. Non seulement cette scène aurait été terrible à voir, mais on aurait pu être arrêtés par les Allemands et retenus comme otages. Je suivais l'avancée des troupes en posant de petits drapeaux sur une carte, comme s'il s'agissait d'un jeu. Nous sommes descendus dans les caves dès les premières alertes, mais comme le centre de Paris n'a quasiment pas été bombardé, nous restions plutôt cachés derrière les fenêtres, et je dois l'avouer, je regardais les avions lâcher leurs bombes au loin, un peu comme on assiste à un feu d'artifice.

Heureusement, les bombardements n'étaient pas les seules distractions réservées aux petits Parisiens. Juste avant la guerre, Paris va connaître l'Exposition universelle de 1937, un événement que Pierre n'a jamais oublié. On ne se rend plus compte aujourd'hui de ce que pouvait représenter une Exposition universelle pour une ville. Paris garde d'ailleurs des traces importantes de ces expositions successives. La tour Eiffel fut installée pour celle de 1889, tous les bâtiments du Trocadéro ayant été édifiés pour celle de 1937. C'était un travail de titan que la France eut bien du mal à accomplir en temps et heure.

– Toutes les constructions étaient en retard, et même si je n'étais qu'un enfant, je me souviens encore du sentiment de honte ressenti par tous les Français. Mais je revois surtout les deux pavillons allemand et russe se faire face. L'agressivité était palpable et nous nous doutions que les hostilités se déclencheraient un jour ou l'autre. Ce fut chose faite deux ans plus tard, malheureusement.

À cette époque, Paris était beaucoup plus vivant qu'aujourd'hui, et la ville était presque un parc d'attractions pour enfants.

– Rendez-vous compte qu'un Luna Park était installé à l'année, porte Maillot. D'ailleurs Yves Montand l'a chanté. Il y avait le Jardin d'Acclimatation avec son petit train et sa rivière enchantée. Une fête foraine était installée pendant un mois près de chez nous, sur l'esplanade du boulevard Saint-Jacques, et se déplaçait ensuite de quartier en quartier. On gagnait des peluches à la loterie et on allait se faire peur au musée Dupuytren, qui exposait des malformations humaines ou animales, comme le veau à deux têtes conservé dans du formol. C'était l'horreur mais on aimait ça. J'ai même vu des femmes à barbe.

Pas pendant notre interview, j'espère, Pierre... Mais lorsqu'on entend Pierre Bellemare parler du Paris d'avant-guerre, on sent une vie grouillante, qui n'existe plus aujourd'hui. Il est loin le temps où Paris avait son carnaval, chaque mois de février, avec ses chars colorés qui défilaient sur les grands boulevards. Pierre Bellemare s'en souvient comme si c'était hier...

Puisque nous en sommes aux souvenirs d'avant-guerre, je ne résiste pas à demander au roi du téléachat quelles ont été les grandes évolutions qu'il a pu constater dans le domaine du commerce et de la consommation. Pensez donc, le petit Pierre a connu les épiceries traditionnelles, dans lesquelles il n'était pas question de se servir tout seul.

– Au pied de la maison, nous avions une petite boutique où l'épicière découpait les mottes de beurre avec le fameux fil à couper le beurre, qui est devenu